Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 9 (1871)
Heft: 39

Artikel: Deux heures au Congrès de la Paix
Autor: L.C.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-181478

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Neuvième année. N° 39. Samedi 30 Septembre 1871.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les Samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :
pour la Suisse : un an, 4 fr ; six mois, 2 fr.; trois mois, 1 fr.
Pour l'étranger : le port en sus.

On peut **s'abonner** aux Bureaux des Postes; — au magasin Monnet, place de Saint-Laurent, à Lausanne; —ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois.* — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

Deux heures au Congrès de la Paix.

Voici pour la seconde fo[illegible] Congrès de la Paix réuni à Lausanne.

Après la guerre gigantes[illegible] entre la France et la Prusse, après la révolution [illegible]rible dans ses effets dont Paris a été le théâtre, cette réunion des amis de la Paix semble une amère dérision.

Et pourtant les adhérents à la ligue ont foi dans l'avenir, foi dans le triomphe définitif de la paix par la liberté.

Convenons dès l'abord que le but est sublime et sachons gré aux hommes de conviction qui sont à la tête de l'œuvre de leur persévérance et de leur tenacité.

Je dis tenacité, parce que à mon sens, les questions à résoudre par le Congrès sont encore sur les blancs sommets de l'idéal, dans le vaporeux des théories et qu'il faudra un travail immense, tout pacifique et de persuasion pour les faire descendre dans le domaine de la pratique.

C'est dans ces idées que, de passage à Lausanne, je viens assister à la seconde séance du Congrès.

A deux heures précises, j'entre dans la salle du Casino où il y a encore peu de monde. La décoration en est simple et élégante. Un grand luxe de drapeaux d'un peu partout.

Il en manque un pourtant, le drapeau rouge. C'est probablement pour cela que le fameux père Gaillard — un qui ne badine pas celui-là — porte à sa boutonnière un moignon aux couleurs révolutionnaires.

Peu à peu la salle se remplit de membres du Comité, d'adhérents et de public. Il y a des dames en grand nombre.

Il paraît que cette fois-ci il n'y a pas de président d'honneur.

Victor Hugo ne nous fera plus entendre son langage prophétique :

« Il y aura encore une grande guerre, elle sera » terrible, mais ce sera la dernière, nous disait-il en 1869.

La guerre nous l'avons eue, terrible s'il en fut jamais. Sera-ce la dernière? Dieu le veuille.

Je me souviens encore des paroles qu'il prononça au banquet du Congrès, en s'adressant aux jeunes Français présents :

« Quand, à Paris, il faudra défendre les barricades, » j'y serai avec vous et aussi jeune que vous. »

Je ne vois pas non plus la bonne figure du philosophe Jules Barni, président de la ligue, ni celle d'Edgar Quinet. Mie l'éloquent orateur, Roussel le fougueux interrupteur, Buisson le libéral, Jules Ferry, Laurier, Gastineau, toute cette pléïade brillante manque à l'appel.

Où sont-ils ces maîtres de la parole qui ont donné tant de vie au précédent Congrès ?

Où est Chaudey, le mordant, le satirique Chaudey ? Mort, fusillé par la Commune.

Où est Longuet, l'enfant terrible, dont la *Suisse romande* a fait l'oraison funèbre ? Pas mort du tout à ce qu'on dit, mais pas visible aujourd'hui, paraît-il.

Je vois pourtant, par-ci par-là, des figures de connaissances. Voici Gœgg, le fougueux allemand, toujours anguleux, toujours en mouvement, le front chargé de soucis, l'âme oppressée. Quand il parlera, pas moyen de dormir. Voici Marie Gœgg, femme du précédent, l'apôtre de l'émancipation de la femme, à la voix douce et sympathique. Heureux couple !

Et puis Lemonnier à la phrase classique, et Fribourg, le pétulant Fribourg, sont aussi là.

Au banc des journalistes, je reconnais encore Sonnemann de Francfort et Marchand.

M. Eytel va ouvrir la séance. — Il est placé un degré plus haut qu'en 1869. Le silence se fait.

L'objet à l'ordre du jour est *la question sociale.* M. Lemonnier lit un rapport long, très long sur le sujet, amendé ensuite par M. Gœgg, puis sous-amendé par M. Sonnemann.

Et on donne la parole à Mme André Léo. — Cette dame, qui avait été annoncée, est accueillie par des applaudissements. En vérité, on applaudirait à moins, car nous avons devant les yeux l'auteur de l'*Idéal au village, Un divorce*, et plusieurs autres livres charmants.

Pour le coup, nous allons entendre la question sociale traitée de main de maître. Attention !

Mme Léo commence d'une voix harmonieuse la lecture d'un volume, fort bien écrit, qui a sans doute pour titre : *Glorification de la Commune de Paris.*

Blanche comme neige, la Commune ; rien que des agneaux, ses membres, qui ont été mangés par les loups de Versailles.

L'élégance du style, la pureté de la diction, le sexe et la voix agréable de l'orateur le rendent favorable à l'assemblée.

Cependant la cause de la Commune de Paris fut-elle justifiable, les incendies n'eussent-ils eu pour mobile que des « considérations stratégiques, » l'assassinat des généraux Lecomte et Thomas, l'exécution des otages, tous ces actes sanguinaires et inouïs rentrassent-ils dans les droits des belligérants, qu'il eût été au moins prudent d'attendre que l'horizon se fut éclairci pour en faire l'apologie.

L'assemblée en juge ainsi et témoigne son mécontentement par des trépignements significatifs. Les auditeurs sont sur les dents, et la galerie devient rageuse.

Les cris : à la porte les tapageurs ! sont suivis d'effet et une ou deux exécutions ont lieu. La tranquillité se rétablit, mais ce n'est qu'un calme apparent.

Les beautés du régime communard n'ayant rien de commun avec la solution de la question sociale — qui consiste à rechercher le moyen de faire cesser l'antagonisme entre les citoyens, M. le président invite Mme André Léo à conclure, le temps accordé aux orateurs (15 minutes) étant d'ailleurs écoulé.

Là dessus, réclamations, protestations, parmi lesquelles on remarque celle d'une dame Delhomme qui estime que les dames ont le même droit à la tribune que les messieurs, puisque la femme est la mère de l'homme.

Tout cela est fort bien, la tribune est libre pour tout le monde, mais jusqu'à quelles limites veut-on pousser la liberté ? Où s'arrêter dans cette voie ? Où trouvera-t-on un terrain neutre pour discuter les graves questions soulevées par le congrès ?

Selon moi, il faudrait définir d'abord ce qu'on entend par la liberté.

Nous voulons une liberté complète pour tous, mais nous la voulons sage et respectable.

Nous voulons une déesse fière, au front serein, qui commande la vénération et non une prostituée qu'on tutoie.

La liberté, qui est notre idéal, n'est ni fardée ni parfumée, mais simple et austère; elle ne sent ni l'encens ni le pétrole.

L. C.

Le Vaudois, comme on le sait, a le singulier défaut de se laisser prendre à tout ce qui lui vient du dehors ; il regarde souvent avec doute ou indifférence ce qui se fait dans sa localité. Il sait rarement résister aux réclames pompeuses d'un industriel ambulant, et prête une oreille attentive aux belles paroles des colporteurs français. C'est à de telles sources qu'on le voit trop fréquemment puiser ; c'est là qu'il se procure des produits qu'il peut trouver à sa porte, chez ses voisins, aux mêmes prix et de meilleure qualité.

On annonce un *grand déballage*, et le public d'accourir en foule ; un marchand de foire, aux allures de charlatan, débite-t-il son boniment autour de sa marchandise qu'au bout de quelques instants il est entouré d'innocents amateurs et peut à peine satisfaire à toutes les demandes, à toutes les mains qui se tendent vers lui pour échanger leur monnaie contre le meilleur des savons, la fleur des mouchoirs de poche, etc., etc.

Chacun a remarqué, dans la quatrième page de nos journaux une ébouriffante réclame intitulée : *Lisez !* annonçant la vente, à Genève, du nouveau *microscope à reflet*, dont le grossissement est *énorme*, qui ne coûte que *3 francs* et qui se vend avec un *succès exceptionnel !...* Cet objet est accompagné de la *force magique* ou la *merveilleuse bouteille chinoise*. obéissant au commandement de celui qui en possède le secret, secret qui est introuvable ! Prix 2 fr., seulement.

Comment ne pas se laisser tenter, et pourquoi ne pas profiter d'une aussi bonne aubaine ? Deux chefs-d'œuvre pour cinq francs !...

Plusieurs en ont taté, mais bien peu s'en sont vantés, quand ils ont appris que les mêmes objets se vendaient ensemble, au Bazar vaudois, pour *septante centimes*.

Nous pourrions multiplier les exemples à l'appui de ce que nous venons de dire, mais nous nous bornerons, pour terminer, à reproduire les lignes suivantes adressées, de Vevey, au *Messager des Alpes :*

Il y a quelques jours une bande de Bohémiens, se disant chaudronniers, arrive dans notre ville, où nos autorités compétentes eurent le soin de nous les installer à proximité de nos habitations, et ce ne fut que par des protestations réitérées auprès de notre syndic que nous avons pu les faire débarrasser de là.

On finit par les placer derrière la gare, où soi-disant, ils devaient travailler de leur métier de chaudronnier.

Ces gens là sont de leur nature plus malins que propres, car ils sont reconnaissables à grande portée par leur saleté.

Pour commencer leur comédie ils firent semblant de célébrer une fête; pensez-vous 38 personnes et 10 chevaux; les principaux de la tribu se vêtirent un peu mieux que d'habitude, firent tuer deux moutons et les firent rôtir à la broche en plein air, et l'on y voyait de nos nationaux tourner la broche; le rôtissage dura depuis 9 heures du matin jusqu'à 5 ou 6 heures du soir, alors la troupe bohémienne se mit en devoir de manger de *l'agneau rôti* et se montra très généreuse envers nos nationaux à qui elle distribua du fricot; en voyant accourir pauvres et riches, borgnes et boîteux, on aurait dit que l'on distribuait de l'eau bénite par St-Pierre lui-même, ou que l'on vendait des morceaux de l'échelle que Jacob avait vue en rêve.

Le vin ne manquait pas non plus, l'on buvait à pleine rasade, et d'après ce que nous avons vu, nous pouvons être persuadé que Bacchus est prêt à les déclarer bons pour être reçus bourgeois d'une de nos communes vinicoles des bords du lac.

J'oubliais de vous dire que dans cette troupe, tous fument, hommes, femmes et enfants, depuis l'âge de 3 et 4 ans, sans exception ; ils se promenaient en ville, surtout les femmes avec de grosses pipes à la bouche, cela faisait l'affaire des enfants; il y avait des attroupements de ceux-ci qui les suivaient, l'on aurait dit que l'on menait de nos cousins de Berne à la chaîne.

Après toutes ces singeries ils étaient naturellement connus en ville, on savait qu'ils étaient là, et l'on parlait de la manière dont ces gens savent travailler ; ils étamaient brillant comme des glaces, et ils mettaient des pièces et des fonds à des chaudières et chaudrons que l'on n'y voyait rien; bon, voilà nos hommes à la besogne, chaudrons, cassotons, cafetières, tout disparaissait des bancs et armoires des cuisines; ceci est un fait qu'il y a des personnes qui leur ont donné des ustensiles à raccommoder qu'il y a vingt ans n'avaient servi, et que très probablement ils iront encore vingt ans avant d'avoir l'occasion de s'en servir, et je suis persuadé qu'il y avait bien des gens qui regrettaient de n'avoir rien de gâté à leur faire arranger pour garder un souvenir des